

Extrême-Orient, extrême enseignement ?¹

Ting Li & Olivier Maulini
Université de Genève
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation
Laboratoire Innovation Formation Education (LIFE)

2017

À l'ère de la globalisation, l'éducation peut aussi bien servir à rapprocher les peuples qu'à les mettre en compétition. La connaissance est *a priori* un bien universel, mais son contrôle devient un gage de domination quand la méfiance et la menace prennent le pas sur la coopération politique et économique. D'un côté, l'UNESCO veut généreusement universaliser « l'accès au savoir et son partage équitable ». De l'autre, les enquêtes de l'OCDE mesurent et comparent plus sèchement les performances nationales, les presses locales publient les classements en les dramatisant à l'occasion, les États et leurs systèmes scolaires en tirent des motifs de se féliciter ou de s'alarmer plus ou moins bruyamment. Chaque région, chaque pays, voire chaque civilisation, peut finalement hésiter entre s'inspirer d'autrui ou camper au contraire sur ses normes, ses valeurs et ses traditions.

Le contraste le plus frappant s'observe apparemment entre l'Orient et l'Occident. Comme va nous le rappeler Georges Felouzis au début de ce dossier, la Chine, Taïwan, Hong Kong, Singapour, la Corée ou le Japon monopolisent les premiers rangs dès qu'il s'agit de mesurer les performances scolaires au moyen de tests individuels de lecture, de mathématiques ou de sciences naturelles. Aux États-Unis mêmes, les jeunes d'origine asiatique (surtout chinoise) trustent les premières places à l'Université. Une sorte de *disposition* à bien étudier paraît résister aux épreuves du temps et des migrations combinées. Le reste du monde peut regarder avec plus ou moins d'envie (ou d'aversion) des dragons asiatiques où la force de l'éducation à l'œuvre semble proportionnelle à la discipline collective de la population, à l'abnégation personnelle de chaque élève, à ses heures de bachotage à l'école et hors de l'école, mais aussi à ses sentiments de désarroi, d'indignité et de mal-être quand la pression académique devient difficile à supporter (Gauthier, 2017). L'Extrême-Orient serait-il donc le lieu, à la fois séduisant et inquiétant, d'un « extrême enseignement » ? C'est ce que nous allons nous demander dans ce numéro de l'*Éducateur*, en essayant de substituer les faits à nos éventuels préjugés. Pour cela, nous donnerons la parole à des personnes connaissant les deux mondes de l'intérieur, et soucieuses de les comparer de manière informée et nuancée.

Une double tentation

Pour le meilleur et pour le pire, la mondialisation réduit les distances et facilite les échanges. Elle peut inciter chaque communauté à s'inquiéter de ce que font et de ce que produisent les autres, de crainte d'être déclassée voire « remplacée » en cas de relâchement et de perte de combativité. Si la prospérité et la paix sociale découlent de la maîtrise de savoirs, de

¹ Article publié dans T. Li, O. Maulini & E. Vellas (Ed.) (2017). Extrême Orient, extrême enseignement ? (pp. 4-5). *Educateur*, 3-18.

compétences et de techniques d'autant plus stratégiques qu'ils transcendent désormais les cultures, la pertinence d'une éducation peut de moins en moins s'estimer à l'aune de préférences et de priorités provinciales. La Suisse peut certes célébrer Nicolas de Flüe, la France Jules Ferry, les États-Unis Abraham Lincoln, la Chine Sun Tzu, mais les enquêtes PISA ne mesurent pas ce que les élèves du monde entier connaissent de ces figures géographiquement situées. Elles prétendent au contraire dépasser ces particularismes pour se concentrer sur l'inégale maîtrise d'un répertoire d'habiletés cognitives – les « savoirs fondamentaux », les « compétences pour la vie » – globalement valorisables et valorisées.

Or, dans ce registre-là, les pays d'Extrême-Orient sont sans aucun doute les mieux évalués. Tout se passe comme si les examens à échelle planétaire validaient d'abord la pédagogie héritée de Confucius, celle qui enseigne que « le maître est supérieur au père », que le savoir se respecte et s'acquiert par soumission à l'autorité, mais aussi – on le dit moins – que l'apprentissage est toujours possible à l'individu qui s'en croit capable et s'en donne la peine au lieu de croire que tout dépend d'une hérédité échappant à sa responsabilité. Car les enfants ne naissent pas plus intelligents en Asie qu'en Europe. Leur différence viendrait plutôt de deux rapports au savoir culturellement typés, eux-mêmes enracinés dans deux conceptions de l'ordre social où prédominent, à l'Est l'harmonie collective, à l'Ouest l'authenticité des individus (Tobin, Hsueh & Karasawa, 2009). Les écoliers chinois, coréens ou japonais sont-ils plus studieux, mieux instruits, voire mieux éduqués que les autres ? Sont-ils davantage poussés à apprendre par leurs parents, leurs enseignants, un système scolaire plus productif car se souciant d'abord du sérieux de sa jeunesse, ensuite seulement de sa créativité ? (Chua, 2011) Sont-ils juste mieux formés à préparer et passer des examens écrits sans rechigner, les élèves occidentaux retrouvant l'avantage dans des situations réclamant plus d'initiative, d'interactions, d'argumentation, de sens critique, d'inventivité ? (De Ketele, 2015) Les témoignages de Yura Shin pour la Corée, de Sakura Horiguchi pour le Japon et de Caroline de Rham pour le Laos vont illustrer comment un mélange de cohésion sociale et de contrôle de soi peut organiser l'éducation dans la tradition orientale, y compris pour déboucher sur un exercice spécifique de la démocratie, en marge de la préférence occidentale pour l'épanouissement personnel et un *self-government* plus ou moins triomphant.

Un siècle après Malraux, la « tentation de l'Occident » aurait-elle tourné en « séduction de l'Orient ? En vérité, la situation est plus ambiguë et plus complexe à appréhender, parce que chaque continent ne se contente pas de cultiver son pré carré : il lorgne sur celui du voisin en se demandant quels secrets de jardinage il pourrait y trouver. Les pays de l'Ouest (surtout s'ils sont mal classés) peuvent ainsi se dire avec nostalgie que l'uniforme, le salut au drapeau et une discipline de fer riment encore à l'Est avec le respect du maître et des savoirs dont il serait le dépositaire incontesté. Mais outre que les parents européens ou américains ne sont pas près de renoncer à leurs idéaux éducatifs d'autonomie, d'affirmation de soi et d'épanouissement personnel, les sociétés d'Extrême-Orient s'inquiètent, de leur côté et de manière croissante, de la subjectivité et de la capacité d'initiative de chaque enfant (Lagrée, Therwath & Poupée, 2015). L'ordre peut-être, mais le conformisme non s'il étouffe toute initiative et réduit la compétitivité. L'examen sans faute oui, sauf quand il entraîne les diplômés d'élite à ne parler que s'ils sont questionnés. Comme l'espèce humaine est difficile à satisfaire, les convoitises d'un camp croisent celles de l'autre, et chacun semble jalouser ce dont son vis-à-vis aimerait se débarrasser. Le Président Xi Jinping (2017) a récemment visité la Suisse en vantant son « peuple travailleur », son « économie prospère » mais aussi ses écoles et son système de formation tournés vers l'initiative, l'inventivité, l'innovation. Toute société peut bien sûr être à la fois divisée et ambivalente, mais l'Ouest et l'Est semblent aussi s'envier mutuellement l'obéissance et l'originalité, la discipline et l'audace, la stabilité et le

changement. Est-ce pour se les disputer, ou pour se les partager afin que tout le monde puisse progresser ?

Se concurrencer ou s'inspirer mutuellement ?

En présentant l'an passé sa candidature à la Présidence de la République française, François Fillon a déclaré : « Pourquoi les enfants chinois apprennent-ils par cœur la liste des dynasties qui ont régné sur leur pays durant trois mille ans et expriment-ils leur fierté d'appartenir à une grande civilisation quand les jeunes Français ignorent des pans de leur Histoire ou pire encore apprennent à en avoir honte ? » L'ambiguïté est de mise, puisque l'école hexagonale est accusée de mal figurer au classement mondial, mais par négligence de la partie la moins exportable du programme qui lui est assigné. Le leader conservateur met en fait le doigt sur le lien équivoque entre pédagogie et modernité : si un enseignement directif prépare une société homogène, et si chaque société a intérêt à se fermer pour affronter les autres sur un marché dérégulé, alors nous devrions choisir entre le libre-arbitre et la performance, la créativité et l'unité, l'autonomie et l'autorité, bref, entre une éducation privilégiant plutôt la dévolution et l'expression de soi (sur le mode occidental) ou l'affiliation et le respect des convenances (sur le mode oriental). Le chassé-croisé des comparaisons peut dérouter, puisque c'est pour restaurer le patriotisme local qu'on invoque la supériorité du patriotisme étranger. Mais quoi de plus menaçant et de plus désirable, en même temps, que notre *alter ego* le moins ressemblant, le plus mystérieux, le plus distant (Jullien, 2008) ?

Toute compétition est fondée sur la menace du déclassement. L'Orient et l'Occident peuvent ainsi comparer leurs jeunesses, leurs écoles, leurs méthodes éducatives, tout cela dans le but de se connaître pour mieux se concurrencer mutuellement. C'est la logique du nationalisme. Ils peuvent soumettre leurs élèves aux impératifs d'une sélection toujours et partout plus implacable, ou faire au contraire converger leurs attentes vers des savoirs et des compétences qui formeront le socle d'une conception étendue de l'intercompréhension et du bien commun. C'est le pari de l'universalisme. Les idéaux ne sont certes que des idéaux, mais ils ne mènent pas tous dans la même direction. L'article d'Olivier Maulini et Ting Li va montrer par exemple comment les pratiques ordinaires des enseignants suisses et chinois peuvent varier, mais aussi en quoi elles sont traversées par des tensions inhérentes à toute visée didactique. Celui de Laurence Cohen expliquera comment la méthode dite « de Singapour » d'enseignement des mathématiques s'exporte hors d'Asie après s'être inspirée d'un constructivisme venu d'Occident... et parfois décrié sur ses propres terres au nom des classements internationaux. Nul n'est prophète en son pays, mais si le savoir est sans frontière, il devrait finir par créer des liens plutôt que des peurs et des caricatures de vérité. Souhaitons que ce dossier nous éclaire un peu, donc nous évite de regarder au loin uniquement pour broyer du noir ou, à l'inverse, nous aveugler.

Références bibliographiques

Chua, A. (2011). *Battle hymn of the tiger mother*. London : Bloomsbury Publishing.

De Ketele, J.-M. (2015). Ce qui fait la force de l'école en Chine (entretien). *Cahiers pédagogiques*. URL : <http://www.cahiers-pedagogiques.com/Ce-qui-fait-la-force-de-l-ecole-en-Chine>

Gauthier, R.-F. (2017). Les écoles en Asie sont-elles l'avenir de l'éducation ? *Antidote*, 18. URL : <http://www.cahiers-pedagogiques.com/Les-ecoles-en-Asie-sont-elles-l-avenir-de-l-education>

- Jullien, F. (2008). *De l'universel. De l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*. Paris : Fayard.
- Lagrée, J.-C., Therwath, I. & Poupée, K. (2015). *Être jeune en Asie*. Arles : Picquier.
- Malraux, A. (1926). *La tentation de l'Occident*. Paris : Grasset.
- Tobin, J., Hsueh, Y. & Karasawa, M. (2009). *Preschool in Three Cultures Revisited. China, Japan and the United States*. Chicago : University of Chicago Press.
- UNESCO-Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (2014). *Stratégie à moyen terme, 2014-2021*. Paris : UNESCO. URL : <http://unesdoc.unesco.org/images/0022/002278/227860f.pdf>
- Xi Jinping (2017). Message au peuple suisse. *Le Temps*. URL : <https://www.letemps.ch/opinions/2017/01/15/message-president-chinois-xi-jinping-suisse>